

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON. . . Caissier.
MADELOIN. . . Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouaillier et gouaillier; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLOYÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
CLAUQUE-POSSE. . . id.
JÉRÔME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arsenal de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

La deuxième édition du *Journal de Guignol* N° 5, est en vente.

Prix : 25 centimes.

QUARANTE-QUATRIÈME

AUX GONES DE LYON

Mes pauvres gones, je vous avais manigancé, pour c'tte semaine, un sarmon sus les barboires avé de z'incitations en lapin, de z'entorses et de père-à-oraison, que vous auriez déclaré la ganache à force de lire, mais gn'y a pas plan que je vous y débobine : je n'ai de z'em... muellement que me sigrollent tant le coquelichon que me n'esprit me clapotte dans la caboche, sec comme de clinquettes. L'arquet de mes idées n'a sorti et la medé de mon interrigence n'est bousillée comme un roquet que s'éboye.

J'ai pas n'envie de chanter la mère Godichon, allez; j'ai fiché la piotte dans un fichu gaillot, d'ousque j'aurai ben de mal à dépatrouiller mes grolles. Me faudra manquement couper ma pièce avant que j'oye tramé ma dernière longueur. Ah! borniclasse que je sis, je n'ai fait un pied failli qu'est z'honteux à me n'âge. J'en sis tout gonfle, mais tant pire, j'y peux pas tenir, faut que je vous dégobille ce boccon que me délavore le fege; et pis aussi gn'y aura p't'être de malins entre vous que me donneront de consutations pour remonder ma longueur et remettre en marche.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

PORTRAITS DE FAMILLE.

M. Henri Chevreau.

Si vous passez ces jours-ci devant la librairie Méra, rue Impériale, vous verrez derrière les vitres la photographie d'un homme jeune encore mais dont les cheveux sont déjà grisonnants; la tête est fière et bien portée, il rappelle par la crânerie de sa pose, les anciens orateurs des clubs populaires de 1848; cette photographie est celle de M. Chevreau.

M. Chevreau était préfet de Nantes depuis 1853, quand il fut appelé à la Préfecture du Rhône, en remplacement de M. Vaisse : les journaux de Lyon portèrent aussitôt leur attention sur le nouvel administrateur et pendant plusieurs jours, ils ne furent remplis que des discours prononcés par M. Chevreau, à son départ du chef-lieu, de la Loire-Inférieure.

C'était un mauvais moyen de préparer la popularité du nouvel administrateur, et les Lyonnais furent pris d'une terreur grande en apprenant la facilité avec laquelle leur nouveau Préfet prononçait des discours.

Vous n'êtes tous de z'amis, t'y pas vrai? et ben v'là le grobon.

Depis l'an darnier que je sis dans le z'écritures je n'avais ramié quèques yards, en cachette, que fesient déjà un joli cuchon. Je savais déjà pus où z'y cogner pace que j'avais une favette de chien que la bargeoise fiche la main sus le pognon. Et pis aussi y z'étaient tous de mâles, y fallait ben que je les gaudaye dans de z'endroits ousque gn'y aurait de fumelles pour faire de petits et pas rester instériles. Gn'y avait ben mē n'ami Ignace Battant qu'avait monté une boutique au Puits-Pelu, que ça l'y aurait ben fait se n'affaire, mais j'avais peur qu'y m'en donne pas assez. Là dessus je tombe pif à pif avec un m'sieu que connaît toutes les rebriques pour aggraser d'argent. Je l'y décamille me n'historie que je n'avais de pécuniaux que venant de donner d'éc.

— C'est bien simple, qu'y me dit, il faut jouer.

— Jouer! ah nom d'un rat! j'en sis, que je redis, et à quoi? Aux gobilles, à palette, à la fiarde, à quinet, à la tape.

— Et non, à la Bourse!

— Hein! à tête ou pile?

Y paraît que j'y étais pas. Le particuyer ginguait des épaules. Le v'là que m'enmène et que m'esplique en route qu'y veut m'embander avé z'un argent de change que fera, de collagne, ni-cher mes picailons avé les siens.

Nous arrivons aux Cordeliers, franc devant c'tte grande bâtisse qu'est la Bourse censément; y me fait grimpotter les marches; ça me fesait quèque chose d'entrer dans c'tte boutique. Cristi, que je me pensais, faut ben qu'y n'oye là de pécuniaux pour n'y avoir fait une bourse de c'tte étoffe et de c'tte taille. Je fesais de réverences à tout le monde,

Heureusement, ils en furent quittes pour la peur; et M. Chevreau, n'eût pas trop de tout son temps pour mettre un peu d'ordre dans les finances de Lyon, que la mort subite de M. Vaisse avait laissées sinon compromises du moins embarrassées.

M. Chevreau est l'un de nos plus jeunes administrateurs français, et aussi l'un de ceux dont l'existence a été la mieux remplie; à vingt-six ans, il était préfet de l'Ardeche, d'où il passa au ministère de l'intérieur comme secrétaire-général. En cette qualité, il fut l'un des instruments les plus actifs des événements qui amenèrent l'élection de Louis Napoléon au trône impérial.

M. Chevreau a débuté dans la littérature en 1844; il commit, en collaboration avec Laurent Pichat, un volume in-8° de poésies légères : *Les Voyageuses*. Un poète lyonnais, Aimé Vingtrier, publiait lui aussi en 1848, sous le même titre, un volume de poésie. Partis tous deux avec le même colis littéraire, les deux rimeurs sont arrivés par des voies différentes à être l'un, Sénateur Préfet et Grand officier de la Légion d'Honneur, l'autre est demeuré un modeste imprimeur lyonnais.

Dès sa jeunesse, M. Chevreau s'était destiné à la vie politique, et il s'y préparait avec tant de vivacité, qu'en 1848, il oublia son âge et se présenta sans encore posséder le nombre d'années nécessaires aux élections du Corps-Législatif.

à la sentinelle, au portier, au sargent de ville, tant je n'étais t'émué. Mais zut, pas plus de pécuniaux que sus l'œil; y z'étaient tout sans dessus dessous, ça fesait un bouvari du guiable, et gn'y en avait au milieu z'une tapée que s'engueuliont pire que les buandières de la plate.

Oh! là, là; y vont se tirer le poil et se cogner le melon; attendez, je m'en va charcher la garde, que je dis au m'sieu.

— Et pas du tout, c'est la vente.

— Què que vous me chantez là? Arregardez-moi donc ce grand galavard là bas que fait le poing à ce pauvre grelu qu'est maigre comme un n'hareng sauret, et qui-là que voudrait grafigner l'autre d'en face. Ah! bonnes gens, si y s'empognent, ça va faire joli.

— Eh! ne vous inquiétez donc pas. Tenez, je vous en donne pour vous l'ordon d'achater de la rente italienne; c'est une valeur excellente pour la spéculation, elle est à 59 et certainement elle atteindra sous peu à une hausse très élevée.

Je comprenais ren à ce japillage d'os, d'inspéculation, de 59; mais le gone m'a débrouillassé la comprenette.

— Vous achetez pour 59 francs un titre de rentes.

— Voui, M'sieu.

— C'est un prix fort minime, puisque ces 59 francs rapportent 5 francs par an.

— Voui, M'sieu.

— C'est même une baisse excessive.

— Voui, M'sieu.

— Et certainement que d'ici à quinze jours, terme de la liquidation, elle aura remonté à un taux plus élevé.

— Voui, M'sieu.

C'est à Saint-Mandé, dans la maison d'éducation de son père, — qui est mort en 1854, député au Corps-Législatif, — qu'Armand Carrel a rendu le dernier soupir; on l'a vu, la triste fin du polémiste remarquable n'empêcha pas M. Chevreau d'entrer dans le monde de la politique.

Depuis qu'il est à Lyon, M. Chevreau, autant qu'il a pu a cherché à modérer le mouvement autoritaire et centralisateur qui nous arrive de Paris; son influence toute-puissante auprès de la Commission municipale, a cherché en diverses circonstances à flatter l'amour-propre des Lyonnais.

Ainsi à propos de la rue Grenette, alors que la Commission avait voté avec enthousiasme le changement de ce nom cher à Lyon en celui de rue Vaisse, c'est grâce à l'influence de M. Chevreau que la même Commission vota par acclamation le rétablissement de l'ancien nom.

Dans les questions de grèves d'ouvriers qui se présentent plusieurs fois depuis quelques années, les travailleurs de Lyon n'ont peut être pas oublié la protection qu'ils trouvèrent auprès du Sénateur.

Froid, poli, d'une éducation achevée, M. Chevreau, qui est venu occuper à Lyon une position difficile à plus d'un titre, a cherché autant que possible à ménager toutes les susceptibilités; on peut lui rendre cette justice, qu'il a presque toujours atteint son but.

CLAUQUE-POSSE.

— Vous la revendez alors.
— Vouï, M'sieu.
— Et vous bénéficiez de toute la différence qu'il y aura entre le prix d'achat et celui de vente.
— Vouï, M'sieu.
— Je suppose ainsi qu'elle remonte à 64, ce qui est possible...

— Vouï, M'sieu.
— Vous aurez, par conséquent, gagné autant de fois 5 francs que vous aurez acheté d'actions. Comprenez-vous ?

— Pardine ! Oh ! je comprends toujours quand y faut empocher.

— De même aussi vous devez comprendre que plus vous avez acheté à bas prix, plus vous gagnez sur la même hausse. Ainsi vous êtes acheteur !

— C'tte bêtise ! est-ce que gn'y a besoin d'y demander ?

— Seulement comme vous n'êtes pas connu de l'agent de change, il faudra lui donner une couverture.

— Ah ! ça tombe bien, je n'ai justement un vieux panaire qu'a quasiment pas sarvi ; je m'en vas le chercher.

— Et ce n'est pas ça ; c'est une somme pour garantir votre opération.

— Mon borsicot ! Tiens, vous appelez ça une couverture, vous autres ? Fallait donc z'y dire tout desuite. Ça n'y est, je l'apporterai.

V'là donc la manigance enmanchée. Mais tout de même, ça me fichait un vertigo du guiable. Je n'allais tous les soirs renucler les affiches oùsqu'y marquent l'aunage du cotillon de la bourse, comme y disent. Fallait voir comme ça débaroulait : 58, 56, 55, 52, 50, 49 ; hardi, z'enfants. Y z'étaient là autour une tripotée de pauvres cagnes que fesient la mine, ben sûr pace qu'y z'avaient pas d'escalins pour n'en acheter. Mais moi je n'étais dans la jubilation, pace que le M'sieu m'avait dit que tant plus ça serait à bas tant plus je gagnerai. Je t'en fiche, quand arrive le 15, le jour de la lessive, je m'en vas chercher mes yards ; mon gone, qu'avait l'air tout couanne, m'aboule mon compte. Ah ! nom d'un rat ! au lieu de faire *rapamius* fallait que je décroche 3,600 francs !!!

— Vous avez un moyen cependant ; vous pouvez faire reporter, qu'y me dit.

— A ! vouï, faites z'y remporter, faites z'y remporter.

Y m'y a ben fait rapporter, mais ça m'a coûté gros, allez. J'ai z'aeu beau l'y gueuler que n'y avait le décrocheur d'en face que fesait les commissions pour 6 sous ; y n'a pas voulu. Et pis encore y z'y ont laissé en route ; ça m'a rechapotté le casaquin à la fin du mois que le baluchon n'était encore plus lourd et que m'a fallu lâcher encore de pécuniaux pour y faire remporter ren que jusqu'au 15 mai que c'est après demain. Ah ! ben sûr qu'à c'tte liquidation le restant de mon St-Frusquin va n'être rincé et pis aussi tout ce que j'apinche en persécution. Je n'aurais ben quasiment mieux fait de faire de castagnes en Saône avé mes jaunets, au lieu de les cogner dans c'tte bourse en piarre de taille oùsqu'on peut pas décaniller ça qu'on y fourre.

Z'enfants, que mon infortune vous sarve de modèle ; rappelez-vous ben que les argents de change sont baptisés comme y faut, pace que l'argent se change de c'tte manière en inspeculation tant qu'y s'escanne en monnaie de singe.

Ah ! nom de nom ! de nom !! de nom !!! que je n'ai donc été gagnache c'tte fois.

Vote grand benoni de

GUIGNOL.

LA CHARITÉ AURA COUTÉ CHER A LYON CETTE ANNÉE.

— Il est un peu tard sans doute pour parler du déplorable accident qui a attristé la fête militaire de dimanche dernier ; mais *Guignol* n'est pas un

journal de nouvelles, et nous tenons à témoigner hautement de notre sympathie et de nos regrets pour les deux malheureux officiers qui ont donné leur vie aux pauvres.

RÊVES DORÉS

Ode Funambulesque.

C'était un soir d'hiver ; enfoui par un gros rhume
Sous son mol édredon de fumée et de brume,
Le vieux Lugdunum endormi, [neige,
Poussant maints longs soupirs dans ses longs draps de
D'un sommeil alourdi qu'un bruit soudain abrège,
Sembla s'éveiller à demi.

Minuit à vingt beffrois sonnait dans le silence,
Sur vingt tons aigre-doux que leur morne silence
Laisait geindre un temps dans les airs.
Et de vingt lieux publics où la foule entassée
Baille pour un écu, chaque porte pressée
La rendait sur vingt points divers.

Là, sous un vieux chapeau qui sans doute vit naître
Deux revendeurs d'habits, un concierge et son maître,
Chapeau par le temps égarri,
Sautillaient six pieds d'os dont la stature allègre
Portait avec honneur une face hâve et maigre
Comme un sonnet de Soulayr.

O ma Muse ! à quels cris te vouas-tu peut-être
Lorsque, sous ce chapeau, tu crus de ta fenêtre
Revoir notre beau Titiflor ?
La perle des dandys, breveté par les femmes,
Celui qu'on appelait au boudoir de ces dames :
« Chérubin ou Petit-trésor ! »

C'était bien lui pourtant, lui, Titiflor lui-même,
Sec et ratatiné comme le vieux carême,
Droit comme un I sur ses ergots ;
Lui qui, sortant hier de diner chez Camille,
Eût été pris encore au sein de notre ville
Pour le roi de tous nos magots.

Lui, dont l'œil maintenant soucieux, cave et triste,
Suit d'un air ébété comme un chien à la piste
L'ombre sinistre de son nez,
Qu'allonge sur les murs l'effet d'un reverbère,
Comme fait à son gré la palotte lumière
Du *Salut* à ses abonnés.

Sa main qui sur son front lentement se promène,
Cherche à saisir un rêve, une image incertaine
Tout parfumés de patchouly ;
Et la tête qu'il presse où son rêve pelotte
Sonne comme un talon déchiré de sa botte
Sur le pavé sec et poli.

« Mordieu ! se disait-il, un bon propriétaire
« Disposant d'un bon lit ferait bien mon affaire,
« S'il n'était pas fort tracassier ;
« Je déteste tant ceux dont la maudite engeance,
« Pour quelques cents écus qui ne sont point d'urgence,
« Embouchent un clairon d'huissier.

« Bientôt, dans quelques jours, demain, tout dès l'aurore
« A l'OEil, à Béranger, j'achèterais encore
« Un petit vêtement complet
« Simple et frais ; j'aime mieux une étoffe assez belle,
« D'un prix assez moyen, c'est une bagatelle :
« Pour cent francs on a rien de laid ! »

Dirais-je à cet instant l'émoi du pauvre hère
Pour payer son habit d'un geste involontaire,

Sa main portée à son gousset
N'y trouva qu'un long trou par lequel indécise,
Glissant, elle surprit un trou de la chemise
Où presque entière elle passait !

Mais reprenant bientôt ses esprits et son rêve :
« Bah ! reprit-il tout haut, je ne fais plus de trêve
« A chacun de mes fournisseurs.
« Mes gants se sont déteints, une nouvelle paire
« Avec quelques faux-cols à bouts traînant à terre,
« Me rendront le Nemrod des cœurs !

« Tiens ! déjà je me sens un appétit du diable !... [table !
« Pour deux francs, chez Antoine, on peut se mettre à
« Deux francs !... Camille est bien moins cher !..
« Mais, dame ! pour un mois que je lui dois de vie,
« Lui m'a promis un compte où je n'ai guère envie,
« Comme dans le mien, d'y voir clair ! »

Puis sortant de diner, Titiflor tout allègre
Trouvant bien que ni lui ni son gousset fût maigre,
Songeait à ses vieilles amours ;
Puis oubliant son pied chaussé d'antiques bottes,
Il le voyait mignon, le bijou des cocottes,
Comme aux premiers de ses beaux jours.

Sans doute en ses jardins bientôt la Closerie
Le fêterait encor ; puis une tendre amie,
Au simple tarif de cent sous,
Grimaçant assez bien un rôle d'amoureuse,
Passerait avec lui mainte soirée heureuse
Par de candides rendez-vous !

Là, tout deux folâtrant sur l'herbe et le champagne,
Couleraient leurs amours au pays de cocagne
En soupant à Monte-Christo.
Et la main dans la main... Une main redoutable
Soudain prit au collet le rêveur pauvre diable
Qui dut s'éveiller aussitôt.

Las ! c'était un Monsieur d'assez mauvais augure,
Dont Titiflor parut bien connaître l'allure,
Car, lorsqu'il lui dit : « Suivez-moi ! »
Titiflor le suivit ; mais son œil lourd et terne
Vit s'enfuir loin son rêve au coin de la Luizerne ;
Et ce ne fut pas sans effroi !...

COGNE-MOU.

Toutes les fois que nos chers confrères se sont occupés du *Journal de Guignol*, ils ont exécuté des variations sur une seule corde ; leurs attaques se sont toujours réduites à cette unique phrase :
— Le *Journal de Guignol* fait de la diffamation et pénètre dans la vie privée.

Il nous paraît grand temps de profiter d'une occasion que ces braves carrés de papier timbrés viennent de nous offrir pour leur renvoyer le compliment avec preuves à l'appui.

M. Raphaël Félix, notre ancien adversaire, vient à Lyon, au sujet de son procès avec la ville, et pendant le cours des débats, ses créanciers le font arrêter et conduire à la prison pour dettes.

Certes, la question d'avoir des créanciers est bien une question de vie privée — qu'en dites-vous chers confrères ? — et il nous serait agréable de savoir pourquoi vous avez annoncé cette arrestation ?

Quand M. Raphaël Félix a publié son *factum* dans lequel il injuriait et calomniait tous les lyonnais ; quel est le seul journal qui ait élevé la voix à Lyon ?

C'est le *Journal de Guignol*. Et vous, Messieurs, avez gardé le silence et quand vous voyez cet homme succombant sous le poids de la situation qu'il s'est créée lui-même, vous venez annoncer à vos lecteurs qu'on l'a arrêté et mis en prison pour dettes.

Est-ce que ça vous regarde si M. Raphaël Félix a des dettes ?

Est-ce votre affaire de venir l'annoncer ?

Certes, Guignol n'est pas l'ami de M. Raphaël Félix, et il a payé pour avoir le droit de le dire ; il savait aussitôt que les autres journaux et peut-être même avant eux que M. Raphaël Félix était en prison, seulement il aurait eu honte d'annoncer cette nouvelle qui n'intéressait au bout du compte personne.

Quand nous avons attaqué M. Raphaël Félix, il était puissant soutenu par nos confrères, appuyé par bien des gens influents ; mais, il ne nous serait jamais venu à l'idée d'aller dire maintenant qu'il est parti qu'il avait des dettes, et qu'on le mettait en prison à cause d'elles.

Depuis le 1^{er} septembre, nous n'avons parlé de M. Raphaël Félix, que pour deux motifs :

1^o Quant il a attaqué les lyonnais.

2^o Pour lui demander l'exécution de la promesse solennelle qu'il a faite de distribuer nos quinze cents francs à des œuvres de bienfaisance.

C'était notre droit, nous n'en sommes pas sortis et nous faisons appel à la justice du public qui décidera qui de nous ou de nos grands confrères entre le plus dans la vie privée des individus.

LES HOMMES ANTIQUES.

Quoique la France soit habitée par des gens malins, puisqu'ils ont créé le vaudeville, je crois qu'on trouverait difficilement un pays où les phrases creuses, les idées toutes faites et les assemblages de mots dépourvus de sens se répandent et se propagent avec plus de facilité dans l'esprit des masses !

Voilà, ce me semble, qui n'est pas trop mal dit, et si j'ai été amené à faire des réflexions aussi éminemment philosophiques, c'est qu'un cocher de fiacre qui m'honore de son amitié, s'écria un jour devant moi en parlant d'un client qui l'avait gratifié d'un pourboire inusité : — Cet homme là, c'est un *homme antique* !

Homme antique — est en effet le dernier mot de l'éloge comme le *Nouvel illustré* est le dernier mot du journalisme : après avoir épuisé les épithètes dont la langue française peut disposer à l'endroit des gens de bien ; si vous voulez réunir en une seule toutes les formules laudatives, et représenter un homme chez qui l'honneur le dispute au courage, la force à la prudence, l'honnêteté à la grandeur d'âme, etc., — vous dites de lui :

C'est un *homme antique* !

Une seule chose m'étonne, c'est que cette qualification ne soit pas employée plus fréquemment dans les discours, que les sujets respectueux adressent de temps en temps à leurs souverains, et qui renferment pourtant d'assez remarquables échantillons de prose dithyrambique et de lyrisme effréné.

Je ne saurais expliquer cet oubli que par la crainte qu'éprouvent probablement les sujets respectueux dont je parle, de voir prendre en mauvaise part l'épithète d'antique, c'est-à-dire comme synonyme de vieux : — car chacun sait qu'un souverain ne peut être ni vieux, — ce qui pourrait laisser supposer un affaiblissement dans son intelligence ; — ni jeune, ce qui impliquerait de l'inexpérience.

Le seul âge possible pour un grand de la terre est trente-cinq ans.

Il n'en est pas moins vrai que les hommes antiques, jouissent parmi nous d'une réputation exagérée, qu'ils doivent certainement à la bonne fortune qu'ils ont eu de ne s'être pas entendu appeler « *ma petite vieille* » par les gens de notre temps ; — car, la familiarité engendre le mépris, a dit M. Pezzani, qui est philosophe.

On a tellement crié contre notre époque, on a critiqué avec tant d'amertume nos contemporains, qu'il ne serait pas inutile de prendre leur défense de temps à autre, et de démontrer qu'après tout leurs ancêtres ne valaient souvent pas mieux que la rente italienne pour le moment.

Si quelqu'un veut essayer, nous allons mettre en tas, tous les hommes antiques dont les noms sont venus jusqu'à nous, et je me fais fort de tirer de ce tas, plus de gredins que d'honnêtes gens.

Je sais bien qu'on va me mettre au nez Fabricius, ou les sénateurs romains, qui, lors de la prise de Rome par Brennus, eurent l'excellente idée de s'asseoir devant leur maison sur leur chaire curule, et de se laisser tirer la barbe par les vainqueurs, avec une sérénité majestueuse.

Cela est certainement très-beau ; il est possible qu'on trouve difficilement aujourd'hui des hommes aussi héroïquement barbus ; — mais, étant admis qu'ils ont agi avec un courage surhumain, on ne pourra me refuser que les soldats qui tiraient ces barbes vénérables, ne fussent d'affreux polissons et ne se livrassent à des plaisanteries d'un goût au moins douteux.

Or (on ne transige pas avec la logique), ceux-là aussi sont des *hommes antiques*, bien plus, ce sont nos ancêtres.

Hé bien, la main sur la conscience est-ce que nous ne valons pas un peu mieux qu'eux ?

Pour ma part, je ne saurais être fier de la conduite de Brennus, dans cette occasion, — et dussent ses héritiers me faire un procès en diffamation, je n'hésiterai pas à dire qu'il a agi comme un drôle.

Comment, voilà un gaillard qui exige pour tribut un poids déterminé d'or et d'argent, et qui, lorsqu'on vient peser devant lui, s'amuse à jeter son épée dans la balance, afin de gagner quelques pièces d'or de plus !

Aujourd'hui, un épicier qui se livrerait à ce petit exercice, serait infailliblement trainé devant les tribunaux correctionnels.

Je ne nie pas que Brennus, ait accompagné cette action peu délicate d'un mot resté célèbre : *Vae victis* ! malheur aux vaincus. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour justifier son système de pesage.

D'ailleurs le mot pourrait bien être aussi peu authentique que la phrase déclamatoire attribuée à Cambronne, — et après avoir recouru aux autorités les plus dignes de foi ; j'ai de fortes raisons de croire que Brennus a dit simplement en jetant son épée :

« J'avais oublié un zéro à droite. »

ce qui explique bien mieux la situation.

Je pourrais multiplier à l'infini les exemples d'actes peu avouables, commis par des hommes antiques, et démontrer ainsi que c'étaient souvent d'assez tristes sires.

Si on a adopté cette appellation comme la plus haute expression de l'admiration ; c'est probablement qu'on a trouvé que ces deux mots faisaient bien dans un discours, et avaient bon air dans une oraison funèbre ; mais, le jour où on découvrira qu'il est plus harmonieux de dire :

— Cet homme avait une barbe rouge !

On n'entertera pas un conseiller municipal sans que l'orateur de l'endroit s'écrie d'un ton pathétique :

« Messieurs, l'ami que nous pleurons, avait une barbe rouge ! »

NATHANIEL BUMPOO.

Avis-Guignol.

 **Sans être magistrat**, Guignol prévient certaine proxénète des Brotteaux que son petit métier scandaleux devrait bien s'arrêter. La publicité serait le châtiment dont il menace cette digne créature.

 **Pauvre jeune homme !** Guignol vous donne la certitude que vous vous êtes fourré dans un affreux guépier. Il est heureux de vous annoncer que l'argent que votre pieuvre vous fait emprunter à 50 0/0 d'intérêts, a été pris sur ses économies à elle.

 **Le cocodès** qui, pour s'approprier une cagnotte à lui confiée par ses amis, pour jouer au bal de la Préfecture où on n'a pas joué cet hiver ;

— Qui a fait croire auxdits amis qu'il était invité à une soirée quand se n'était pas vrai ;

— Qui a dit avoir perdu ladite cagnotte, tandis qu'il se l'était appropriée ;

— Qui a prêté à un de ses amis une somme de cent francs, à condition d'un remboursement de deux cents le lendemain ;

Est prévenu que s'il ne fait pas des œuvres de charité pour racheter ces petites saletés, un triqueur de Guignol donnera son signalement sous le nom de Filoutin-Arpa-gon. Qu'il y prenne garde !

LA HUITIÈME PLAIE DE FRANCE.

Et le Père Eternel résolut de châtier le peuple de la Gaule et de lui envoyer un échantillon des tortures qu'il lui ménageait.

Il appela un ange et il lui dit : Va-t-en chez M. Sax, fabricant d'instruments de musique, et achète-moi une trompette de la première catégorie pour annoncer mon intention et donner le signal de ma vengeance.

Et l'ange qui s'appelait Athanase Trufignard, s'en alla chez M. Sax, et acheta une trompette qui avait un kilomètre de longueur et qui sonnait comme le tonnerre.

Et Athanase Trufignard, espérant avoir une décoration, se mit à sonner comme un beau diable, et tous les hommes se bouchèrent les oreilles.

Et après avoir sonné, il ouvrit la porte d'une armoire et de grands cris en sortirent avec un bruit de ferraille et des grognements inarticulés.

Et de la susdite armoire, il sortit des hommes barbus et laids, qui se répandirent par toute la France, et on leur donna un grand pouvoir comme aux autres animaux malfaisants.

Et ils ne devaient faire aucun mal aux hannetons, punaises, puces, pous et autres bêtes malfaisantes ; mais seulement aux hommes de mauvaise vie, qui font leur lecture du *Petit Journal*.

Et ils eurent permission, non de les faire mourir, mais de leur être infiniment désagréable ; et le tourment qu'ils causent est comme celui d'un scorpion qui pique un homme.

En ce temps-là, les hommes chercheront à prendre la fuite ; mais ils ne le pourront point, et à chaque coin de rue, ils trouveront ces hommes à barbe.

Leur figure est semblable à celle du lion prêt au combat, ils portent avec eux un instrument en métal et monté sur trois pieds ; et leur visage est semblable à celui de l'homme.

Leurs cheveux sont mal peignés et sur leurs mains s'étalent de larges taches noires.

Et leurs instruments à trois pieds ont un œil comme celui des basilics et des armures de cuivre poli, et on entend un murmure confus quand ils passent.

Et on distinguait dans leur foule comme un cri de ralliement, et perchés au coin des rues, ils criaient au peuple de la Gaule : N'BOUGEONS PLUS !

Et ils disaient qu'ils étaient les fils du Soleil, et ils se cachaient sous un morceau de lustrine noire pour ajuster les hommes.

Et on les appelait des PHOTOGRAPHES !!!

NICOLAS DE PATHMOS.

LE CABARET DES PIEUVRES.

Actualité.

La pluie, le vent, la boue, les intempéries de l'hiver avaient chassé des promenades les filles dressées en liberté ; la jeunesse dorée et celle qui voudrait l'être cherchait à abattre neuf sur le tapis vert des tripots ; L'occasion, ce marchand de soies rêvé par toutes les aventurières de l'asphalte lyonnais, l'occasion ne se promenait pas par ce temps malsain, elle restait chez elle, blottie au coin de son feu, emmitoufflée dans la flanelle, soignant ses catharres et ses rhumatismes, faisant provision de vie pour le printemps ; enfin les bals, les théâtres, n'étaient visités que par des commis-voyageurs, et aucun étranger de quelque distinction n'y apparaissait, alors trois ou quatre pieuvres désolées, de celles qui ont un fort loyer, s'assemblèrent et tinrent à peu près ce langage : « En attendant la fin de « notre morte-saison, réunissons-nous tous les « soirs et passons les heures où nous devrions sou- « per dans une douce intimité ; ne dépensons « pas en pure perte les forces vives dont la nature « nous a douées ; de meilleurs jours viendront ; « dressons nos batteries, couchons en joue les suc- « cessions qui s'ouvrent presque toujours en avril « et mai ; enfin reposons-nous pour, à cette épo- « que, être prêtes au combat, et nous élancer à « de nouveaux triomphes. » Elles choisirent un débit de guignes, s'y installèrent, prirent des notes sur l'âge de leurs nouveaux clients, sur la position pécuniaire de leurs connaissances de l'an passé, sur les fantaisies des hommes à maturer, etc ; le cabaret des pieuvres était créé.

Cette clientèle interlope s'accrut bien vite de tout ce que Lyon compte de filles soumises et de gamins insubordonnés à papa : fils de marchands d'organsin où de frisons, de tailleurs, de rentiers, de jurisconsultes, tout ce qui à vingt ans et qui glousse vient apprendre aujourd'hui, dans ce caboulot, l'art de bien faire l'absinthe et de piquer lestement la prune et le chinois à l'eau-de-vie.

Là s'ébauchent ces accouplements monstrueux que l'on constate depuis quelques temps : garçons imberbes protégeant des femmes à barbes ; têtes blondes bouclées caressant des crânes chauves ; poulets de dix-huit ans convoyant amoureusement une cocotte déplumée par les agitations de la vie.

Là s'embauchent les cornacs qui soignent, à la Closerie les entrées des bayadères du lieu, leur font une cour et distribuent aux amateurs les photographies, adresses, tarifs et règlements de leurs impressaria respectives.

Là se débauchent ces jeunes gens que nous verrons dans quelques jours remorquant des troupeaux entiers d'haridelles vêtues de mousseline, et les parquant sur des chaises à Bellecour où dans des voitures au bois.

Une vieille pieuvre, toute détentaculée par une gymnastique périlleuse autour du code, surveille ces derniers d'un œil humide ; c'est son espérance : pour eux elle fait les offres, propose les transactions, conclut les marchés et se charge au besoin de fournir le papier timbré, l'encre, la plume, l'orthographe, l'endosseur, le domicile et généralement tout ce qui a rapport à la confection d'un billet à ordre ou d'une lettre de change ; pour elle ce manezinc est une succursale de son grand abattoir des innocents.

De huit à neuf heures du soir, cette ruche pleine de guêpes vénimeuses essaime sur la ville, infecte la rue Impériale et les abords des cafés-concerts, butinant de ci de là un bock, une chouchoute où une pièce de cent sous.

A ces heures, on voit, à travers les rideaux, les pieuvres rassasiées déguster un verre de vieille, battre les cartes, faire une réussite ; tandis que leurs adorateurs ouvrent leurs oreilles rouges, duvetées, et leurs nazeaux vierges, tout heureux de s'entendre dire qu'ils sont aimés pour eux-mêmes.

A minuit c'est le départ, les verres se choquent bruyamment, la tournée s'absorbe, les baisers retentissent, les adieux, les promesses, les rendez-vous se croisent, se heurtent ; les porte-monnaie chantent leur gentil fredon et opèrent des séductions ; puis, deux-à-deux, débattant les prix, les habitués du lieu s'acheminent vers Cythère.

Quelquefois une querelle de pavillon s'allume, une concurrente a gâché le prix ou convoité trop ouvertement un client ; alors ce sont des coups d'ongles dans les régions de la face, des abattages au parapluie, des batailles où il y a des nez endommagés et du sang répandu.

Ordinairement ces scènes se passent sur le trottoir ; on s'arrache des boucles d'oreille enrichies de diamant de prima-donna, des cheveux en soie, des sourcils en poils de blaireau, les larmes versées enlèvent le badigeon des joues, l'écume de la fureur fait partir le carmin des lèvres et l'acheteur ne reconnaît plus son acquisition.

PARNON-CANNE-A-TORDRE.

AVIS.

Il a été perdu, à la porte de l'imprimerie du *Journal de Guignol*, le cinquième vers du triolet dédié à Joséphin Soulayr.

Signalement : Huit pieds, suivis d'une rime féminine en *tière*.

Une récompense honnête est promise à la personne qui découvrira et aura la délicatesse de nous faire remettre ces syllabes non moins infidèles que légères.

THÉÂTRE.

Les débuts et les rentrées ont continué cette semaine aux Célestins. Jusqu'à présent, les artistes n'ont eu guère à se plaindre du public, qui s'est vraiment montré bon prince pour certain d'entre eux.

Dans la troupe de drame, Mlle Smith a été admise sans encombre, mais il n'en a pas été de même pour Mme Abit qui a rencontré une vive opposition, un peu à tort selon moi. Nous aimons mieux supposer qu'il y a eu quelque malentendu, car Mme Abit est rentrée dans la même soirée que M. Train, et lorsque le commissaire

de police a consulté le public, nous croyons que quelques sifflets destinés à M. Train (qui en a eu sa petite moisson), se sont égarés et ont été attribués à Mme Abit ; nous en connaissons plusieurs pour notre part qui ne sont pas allés à leur adresse.

Mme D'Herblay a eu aussi la malchance d'être accueillie par quelques sifflets. Cette manifestation, à laquelle elle était loin de s'attendre, l'a émue un peu trop peut-être, mais les applaudissements ont bien vite séché des larmes si promptes à s'échapper. Nous n'eussions pas compris, du reste, la rigueur dont Mme D'Herblay eût été l'objet, car, rendue cette année à ses véritables rôles qu'elle avait un peu laissés l'année dernière, nous espérons n'avoir jamais de gros reproches à lui adresser.

M. Laty nous trouvera probablement aussi plus indulgent, s'il consent réellement à n'aborder que des troisièmes rôles de drame, où il est très-bon. Et lorsque M. Bondon sera arrivé, nous ne le verrons plus faciliter les représentations en jouant les jeunes premiers, comme mardi dans *Maitre Guérin*.

Mme Dalloca, premier rôle de comédie, a fait deux débuts : nous n'osons nous prononcer, malgré les notes élogieuses du *Salut public*, craignant d'être trop méchant.

Mlle Meyer, jeune coquette, a fait aussi deux débuts : pour le moment, nous nous contenterons de dire que cette jeune artiste est fort agréable à l'œil.

M. Belliard, premier comique, qui a fait mercredi son troisième début, a été reçu avec succès, et certes c'était justice.

FRÈRE JACQUES.

CONCERT.

La fête musicale organisée par la *Fanfare des Célestins* a dû forcément être remise à une époque qui n'est pas encore déterminée, à cause de l'impossibilité où étaient quelques artistes de se rendre à Lyon au jour indiqué. — Ce qui est différé n'est pas perdu.

Nous rappelons à nos lecteurs que le concert au bénéfice de Mile Gabrielle Roëck, a lieu dimanche, 13 mai, à 4 heures, dans la Salle Philharmonique.

Les principaux maîtres italiens feront les frais de cette matinée artistique, organisée par M. Frattesi et les ouvriers italiens. Il y aura donc le double plaisir d'entendre de la bonne musique et de concourir à une bonne œuvre.

CORRESPONDANCE

Donaister Hôhép. — Merci. Nous acceptons.

Vernus. — Mon cher Monsieur, votre idée est bien juste et surtout fort acceptable, mais vous avez oublié que nous n'avons pas le droit d'avoir un cautionnement et que nous ne pouvons parler ni politique ni économie sociale.

Salut. — Tu as parfaitement raison, on aurait dû cesser avec d'autant plus de raison que ce qui restait n'offrait pas grand intérêt.

R. B. — Sois tranquille, leur tour arrivera. Tu as cent fois raison.

Scholastique. — Si nous étions obligés de raconter tout ce qui se passe dans ce genre-là, nous n'en finirions pas.

Clos rondel. — Tu dois comprendre que nous connaissons la chose, mais nous ne pouvons la mettre au jour. La preuve en diffamation est interdite.

Gertrude. — Tu as bien des masques, dame Expérience, Gertrude et peut-être encore un autre sous lequel tu écrivais à l'ami Vilhelm Girl. Si tu aimes Madelon tant que ça, viens la voir.

Le Gérant, E. THOMAIN.